

Drb 5310

Numéro 77

Mai 1929

# LA BROCHURE MENSUELLE

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Rédaction et Administration : BIDAULT, 39, Rue de Bretagne, Paris-3°  
Tél. Archives 65-24                      Compte Chèques Postaux 239 02

EUGEN RELGIS

.....

# UN LIVRE — — DE PAIX

**“LA BIOLOGIE DE LA GUERRE”**

par **GEORG-FR. NICOLAI**

EDITIONS DU  
Groupe de Propagande par la Brochure

En dépôt : *LIBRAIRIE DES VULGARISATIONS*

Sociales, Scientifiques, Littéraires

39, Rue de Bretagne — Paris-3°



# Groupe de Propagande par la Brochure

## *Au Lecteur,*

*Nous estimons que la diffusion des principes libertaires, que le libre examen et la juste critique de ce qui est autour de nous ne peuvent que favoriser le développement intégral de ceux qui nous liront.*

*Montrer combien l'autorité est irrationnelle et immorale, la combattre sous toutes ses formes, lutter contre les préjugés, faire penser. Permettre aux hommes de s'affranchir eux-mêmes d'abord, des autres ensuite; faire que ceux qui s'ignorent naissent à nouveau, préparer pour tous, ce qui est déjà possible pour les quelques-uns que nous sommes, une société harmonieuse d'hommes conscients, prélude d'un monde de liberté et d'amour.*

*Voilà notre œuvre; elle sera l'œuvre de tous si tous veulent, animés de l'esprit de vérité et de justice, marcher à la conquête d'un meilleur devenir.*

*Camarades, aidez-nous, en souscrivant de nombreux abonnements à « La Brochure Mensuelle ».*

*Pour la France : un an, 12 francs; six mois, 6 francs, donnant droit à 5 ou 10 brochures par mois.*

*Abonnement d'essai : un exemplaire chaque mois, 3 francs.*

*Contre un timbre de 0 fr. 50, nous expédions 3 brochures specimens différentes.*

*Pour les envois de fonds, utilisez toujours le chèque postal : Bidault-Paris 239-02, c'est le moins cher, le plus certain.*

*Renseignez-vous sur les avantages accordés aux abonnés.*

# GEORG-FR. NICOLAÏ

---

« *La Biologie de la Guerre* » est due à une circonstance qui évoque les premiers mois de la guerre de 1914-1918, alors que les nations « civilisées » de la vieille Europe se sont mises à se massacrer les unes les autres, menées par leurs mauvais pasteurs vers les abîmes de la folie sanguinaire. Il y eut alors quelques idéalistes qui nourrirent l'espoir que si les représentants de la culture n'essaieront peut-être pas d'entraver le délire d'anéantissement réciproque des foules, ils demeureront au moins « au-dessus de la mêlée ». Quand même l'Europe politique et sociale périrait au milieu des ruines de la civilisation, l'Europe scientifique et artistique continuerait à persévérer dans l'unité de la culture.

Ces espoirs furent vite dissipés. Il suffit de rappeler ce manifeste des 93 représentants de la culture allemande, adressé « au monde de la culture »; les « 93 » s'y solidaient avec le militarisme allemand et prenaient la défense de l'armée allemande, accusée d'atrocités dans les pays envahis. « Ce n'est pas vrai », s'écriaient-ils avec la même assurance qu'ils affirmaient que la civilisation allemande aurait été anéantie si le militarisme allemand n'avait pas existé.

Or, le fait qu'en 1920, 16 seulement de 93 signataires du manifeste continuaient à persévérer dans leur attitude d'alors, tandis que les autres ont reconnu avoir été obligés de signer ou avoir signé le manifeste sans en connaître le contenu, prouve combien intense a été l'égarement de ceux dont la tâche eût été de veiller sur le feu de l'Esprit créateur.

Georg-Fr. Nicolai, professeur de physiologie à l'Université de Berlin, est un de ces savants allemands, peu nombreux, qui ont eu le courage de crier au beau milieu du désastre, les paroles fermes et sereines de l'Homme libre. Avec A. Einstein, W. Foerster et Dr Bueck, il rédigea en octobre 1914 un contre-manifeste pour répondre à celui des

93. Son appel « Aux Européens » est une de ces pages qui compensent la gigantesque production de ceux qui « ont mené la guerre à l'encre d'imprimerie », en se mettant au service du Mensonge et de la Haine.

Le manifeste des quatre solitaires proclamait l'unité et la continuité de la culture, malgré tous les désastres de la guerre et annonçait que les temps étaient venus où l'Europe devenait elle aussi une unité, dont le sol, les nations et la culture devaient être défendus chaque fois qu'apparaîtrait le danger de la Force brutale. Ce danger peut venir d'autres continents; il est à présent dans le sein de l'Europe même : c'est l'impérialisme des « grandes puissances » et le particularisme réfractaire des petites nations. Les « bons Européens » ont le devoir de montrer aux peuples la vanité de la guerre à tous les points de vue possibles, d'enseigner l'histoire de l'évolution de l'humanité, qui est sociable et pacifique dès ses origines; de montrer que l'humanité est un organisme — dans le sens biologique et spirituel — et que le progrès international de la technique, de la science, de l'art, etc., entraîne l'humanité, en dépit de ses égarements guerriers, vers cette unification, au sein de laquelle les passions aveugles ne pourront plus briser les liens élémentaires constitués par l'idée de la même origine et de la même destinée.

Et Nicolai se mit à propager ces idées parmi les étudiants. Il vit bientôt son cours supprimé. Puis, Nicolai est envoyé au front. Il refuse de s'y rendre. Il est enfermé en 1916 dans la forteresse de Graudenz, dans la cellule même où avait été enfermé autrefois Fritz Reuter, celui qui avait rêvé... l'unité de l'Allemagne, seulement. C'est dans cet isolement que celui qui avait rêvé l'unité de l'Europe écrivit — n'ayant à sa disposition que les notes de ses cours, mais aidé par une mémoire prodigieuse — cette « *Biologie de la Guerre* ».

Nicolai fait imprimer son livre clandestinement en Allemagne; dénoncé, on détruit la partie imprimée et on le juge, lui, à Danzig, en le condamnant à cinq mois de prison. Sa fortune de savant est confisquée, sa maison est mise sans dessus-dessous. Eloigné des siens, et persécuté, il en appelle jusqu'au Kaiser, qui écrit sur son dossier : « Cet

homme est un idéaliste; qu'on le laisse en paix » (1). Mais la valetaille est plus hargneuse que le maître. Harcelé de tous côtés, sentant qu'il va périr stupidement, il se décide à « désertar » : — il a des devoirs plus grands envers la « patrie de culture ». Il s'enfuit et ce sont des officiers qui lui font passer la frontière en aéroplane et le déposent au Danemark. Le manuscrit de la « *Biologie de la Guerre* » — recherché avec la même obstination que mettaient « les juges » à demander l'extradition de Nicolai, accusé de... vol d'aéroplanes — est passé en Suisse, dans la valise même d'un courrier officiel allemand. La première édition paraît en 1917 à Zurich, chez Orell-Füssli. La deuxième édition (1919), est préfacée par Romain Rolland (2).

\*  
\*\*

Bien qu'inspirée par des événements aussi tragiques, bien qu'écrite au milieu du plus horrible égarement de la culture, au moment même où les savants exaltaient le chauvinisme des foules au lieu de persévérer en une œuvre pacifique, la « *Biologie de la Guerre* » est un livre scientifique dans le sens le plus complet du mot. Le simple sous-titre que lui donne l'auteur est : « Considérations d'un naturaliste allemand » (3).

Voici comment Nicolai formule l'idée d'humanité : « C'est la constatation qu'il existe un seul *genus humanum* et que cette espèce humaine constitue un organisme. » L'humanitarisme moderne n'est donc plus une simple expression verbale, dont abusent et les idéalistes passifs et les moralis-

---

(1) Nicolai, dans sa lettre ouverte « à l'Inconnu qui détient le pouvoir en Allemagne », publiée dans le premier numéro de sa revue « *Das werdende Europa* », imprimé en Danemark.

(2) Cette grande œuvre, traduite en 18 langues, n'est pas encore publiée en français! Seul, Romain Rolland a amplement analysé « *La Biologie de la Guerre* », dans « *Les Précurseurs* » (*Un grand Européen : Georg.-Fr. Nicolai*, pages 144-181, éd. Albin Michel, Paris, 1923).

(3) De nouvelles persécutions, après la guerre, sous la République, ont forcé Nicolai de quitter l'Allemagne. Il est maintenant professeur à l'Université de Cordoba (Argentine).

tes des écoles et même ceux qui emploient la force pour conserver la vieille organisation de la société : quelques maîtres dominant des millions d'esclaves. « L'humanitarisme » est devenu une notion lourde de toute la réalité de l'évolution de l'espèce humaine, une notion pleine de vérités biologiques et ethniques, et sur laquelle pourront se fonder bien des conceptions de renaissance et de perfectionnement de l'homme.

De même que Marx a posé les fondements scientifiques du socialisme, Nicolai a préparé ceux de l'humanitarisme. « Le Capital » a synthétisé l'évolution de la société humaine, considérée à un seul point de vue : économique. Il a été le soutien et la conscience des aspirations confuses de la masse prolétarienne et est devenu un évangile qui, semblable à la Bible ou au Nouveau Testament, réfléchit d'une certaine façon les destinées de l'humanité. Source de lumière, mais d'une lumière qui arrive filtrée par un certain prisme, « Le Capital » a marqué le chemin et continue encore à guider les foules exploitées, vers des rivages qui ne sont pas définitifs. Il y a encore tant d'abîmes le long de la route, tant d'hérésies guettent encore aux tournants. La force oppressive persévère. La lutte des peuples tend à être remplacée par la lutte des classes. La guerre est remplacée par la Révolution. L'humanité est brisée en deux : maîtres et esclaves — et ces derniers se divisent à leur tour en nombre de champs antagonistes.

« *La Biologie de la Guerre* » est destinée à être une nouvelle Bible, qui complètera et embrassera les anciennes. Elle ne contient pas une partie de la vérité — mais la vérité centrale de la destinée humaine, épurée des scories de la religion (mystique ou matérialiste), délivrée du dogme de « l'au-delà » et de celui de « la vie terrestre ». Elle harmonise l'esprit divin avec l'animalité terrestre de l'humanité.

Ce n'est pas la société artificielle qui est étudiée dans ce livre, mais l'espèce humaine, dans sa manifestation intégrale et fatale; l'évolution de cette suprême réalité terrestre qu'est l'humanité, est mise en lumière à tous les points de vue. A côté du facteur économique et religieux (spirituel), le facteur biologique apparaît comme seul définitif et synthétique. Ici, le « dogme » de l'unité est tout naturel; il

ne contredit pas l'évolution de l'humanité au sein de la nature. Tel un arbre, unitaire de ses racines les plus obscures jusqu'à ses dernières feuilles, l'humanité est une unité organique, vivante, continuellement en progrès.

En même temps que la libre concurrence des esprits, une seule lutte est raisonnable : contre la nature — et avec une seule arme : la machine créatrice. Les autres « dogmes » impérialistes ou bolchevistes, divins ou « esthétiques » sont partiels : ils brisent l'unité générique de l'humanité. Ils mettent aux prises les peuples en même temps que les individus, en les éloignant de la grande voie de l'évolution naturelle — et l'arme qu'ils imposent n'est pas toujours l'arme vivante, mais l'arme morte, celle de la force oppressive.

En ce qui concerne l'individualisme, nous pouvons affirmer avec conviction que, dans le cadre vaste et mobile de l'humanitarisme, il ne se sentira pas gêné : au contraire, tout individualisme créateur y trouvera la liberté de manifestation.

Eugen RELGIS.



# UN LIVRE DE PAIX

## “La Biologie de la Guerre”

---

*Scio et sento genus humanum  
esse simplex et unum,  
Scio et volo me esse hominem,  
Scio et spero, nunquam oblivisci (1)*

Qu'ils sont nombreux ceux qui ont écrit contre la guerre ! Combien ont crié leur horreur contre le crime collectif ; combien ont compati à l'immense souffrance de l'humanité massacrée sur les champs infernaux que l'homme a créés au nom de tant d'idéals identiques et cependant antagonistes ! Combien surtout ont proféré après le déchaînement de la guerre européenne, les paroles de fraternité et de renouveau ; combien se sont souvenu de la grande communion humaine, en se reconnaissant dans les « ennemis » contre lesquels ils étaient partis suggestionnés et dociles, perdus dans le vaste troupeau de l'homme déshumanisé !...

Mais personne, pas même les précurseurs les plus notables de l'Homme-nouveau, n'ont apporté la vérité entière — l'argument décisif, résultant de la réalité intégrale de l'évolution de l'espèce humaine. Quelle que soit la force de conviction de la vérité intuitive, jaillissant du cœur des « pauvres d'esprit » et de la conscience des hommes cultivés, on avait besoin cependant que la science objective, basée sur les faits et l'expérience, vint confirmer cette vérité.

C'est G.-Fr. Nicolai qui, dans sa « *Biologie de la Guerre* » nous a donné cette synthèse des résultats de la science moderne ; nous voulons dire qu'il a su utiliser toutes les vérités.

---

(1) Die Biologie des Krieges, p. 418.



amassées par les biologistes, — les naturalistes, les historiens, les philosophes, les psychologues, les philologues, les artistes, les techniciens et même par les diplomates et les militaristes. Ce n'est pas selon un plan préconçu qu'il a coordonné les innombrables données de la culture spirituelle et matérielle. Mais il a su, parmi les menues vérités découvertes par les spécialistes dans les domaines si divers de la vie et de l'activité humaine, voir la grande vérité qui s'y superpose. Calme dans l'effort d'une logique inexorable, Nicolai nous offre à chaque page un nouveau présent, une clarté nouvelle — et sa conception pousse et grandit naturellement comme un être vivant — car elle plonge ses racines dans les *fatalités* de la nature terrestre et humaine. Et ses conclusions forment un credo identique en son essence à celui des grands novateurs de l'humanité, d'un Christ, d'un Bouddha, d'un Kant, d'un Goethe, d'un Marx, d'un Romain Rolland...

Nicolai a préparé la base scientifique de l'humanitarisme. A notre époque de matérialisme sceptique, de fétichisme de l'expérience, il a su, en se servant des méthodes de cette même science avare en paroles et avides de faits, écrire l'œuvre la plus idéaliste qui soit. Elle constitue une arme pour les « combattants de l'esprit », en même temps qu'un hommage à cette Science « sans but et sans préjugés », à laquelle il a donné une forme plus précise et plus intime, en l'humanisant. Au moyen de la science, Nicolai a donné à l'humanité cette certitude définitive que, loin de mener aux abîmes sans fonds de l'enfer guerrier, sa voie monte vers les cîmes sereines, *fatales*, du surhomme — qui n'est pas le surhomme de Nietzsche, mais celui qui renferme en soi toute l'évolution de la vie terrestre.

Nous jugeons que pour connaître la doctrine humanitariste (1), un exposé de la *Biologie de la Guerre* est absolument nécessaire. Un très grand nombre d'intellectuels ignorent encore les données réelles qui sont à la base de leur pacifisme et de leur internationalisme. En présentant cet

---

(1) Résumée dans « *Les Principes humanitaristes et l'Internationale des Intellectuels* », par Eugen Relgis, édit. « La Brochure Mensuelle », N° 50. Prix: franco 0 fr. 60.

exposé, nous ne pensons, d'ailleurs pas faire une digression. Il convient, parmi le tourbillon de tant de courants idéologiques, de fixer l'axe des faits naturels et les conclusions de la science. Ce n'est qu'ainsi qu'un mouvement social peut avoir un terrain solide et de bonnes armes de combat.

\*  
\*\*

Nicolai commence par la biologie et nous démontre que depuis son origine, l'homme est un animal pacifique et sociable. Il ne descend pas des singes qui vivent en famille (ourang-outang, gorille) mais d'une branche latérale des anthropoïdes, d'une espèce de singes inférieurs qui vivaient en *horde*, recherchaient en commun la nourriture, se défendaient en commun, émigraient en commun. L'anatomie même de l'homme prouve que celui-ci n'a jamais été un animal de proie : pas de crocs, pas de griffes, de sabots, d'écaillés ou de glandes vénéneuses. Il n'a qu'une arme : le nombre, la solidarité naturelle de l'espèce. Lorsqu'il est descendu de l'arbre et s'est mis à marcher sur le sol, les pattes de devant se sont transformées en mains : il s'en servait pour se suspendre aux branches et il s'en est servi plus tard pour prendre la pierre qu'il a transformé en hache. La main est le symbole de la civilisation humaine. C'est elle qui le défendait contre les bêtes féroces, — c'est avec elle qu'il commença à créer. Le progrès de l'homme est en rapport direct avec le développement du cerveau; c'est ainsi qu'il a pu échapper petit à petit à la contrainte de la nature et dominer celle-ci à son tour.

\*  
\*\*

*La guerre n'existe pas depuis toujours.* L'humanité ne la connaissait pas lorsqu'elle commençait à se développer. Il n'y a pas de guerre dans la nature : les animaux de la *même espèce* ne luttent jamais entre eux; les rares exceptions à cette règle constituent des symptômes de dégénérescence. La fatalité biologique de la guerre est rigoureusement démentie par de nombreuses preuves. La guerre n'est pas une réalité naturelle, mais une création purement humaine, au moment où la culture est apparue. Mais qu'est-

ce que la culture ? Son fondement, c'est la Propriété. Lorsque l'homme a commencé à posséder : à avoir sa terre, ses aliments, sa femme, la guerre est née, c'est-à-dire le vol de l'homme par l'homme et, donc, la défense au moyen d'armes qui avaient été créées contre les bêtes féroces.

Au commencement, la guerre était une conséquence logique. La culture n'aurait pu progresser si un petit nombre d'hommes n'avaient vécu du *surplus* de travail des autres hommes. Ce petit nombre a eu le loisir de s'occuper de culture. De même, certains peuples — ceux qui ont fondé la civilisation que nous possédons aujourd'hui — ont vécu du surplus de travail d'autres peuples plus arriérés. L'esclavage avait sa raison d'être tant que n'existait pas la *machine*. Au moyen de la machine, l'homme produit aujourd'hui le décuple de ce qu'il produisait avec ses bras; pendant la phase énergétique de la civilisation, pourront vivre trois milliards de millions d'hommes. Par des annexions et par l'exploitation des vaincus, la paix moderne conserve inutilement une partie de l'esclavage. La guerre, la propriété et l'esclavage sont dans un rapport étroit.

Il n'est pas vrai que la guerre soit une forme particulière de sélection dans la lutte pour l'existence. Le darwinisme appliqué à la sociologie est faux, désastreux. La *lutte* naturelle est une chose et la guerre humaine en est une autre.

La sélection des peuples par la guerre est illusoire. Si l'humanité a progressé, c'est grâce à la libre activité de l'esprit. La seule lutte que l'homme doit mener c'est *contre* la nature — car en se créant des outils de plus en plus perfectionnés, il s'est libéré de la contrainte de celle-ci. Il luttera contre la nature pour la nourriture énergétique, pour une place sous le soleil. La science n'a-t-elle pas prouvé qu'elle parviendra à utiliser *directement* l'immense énergie solaire ? Il y aura de la place pour toute le monde. Il y en a même dans la phase agraire actuelle. La victoire par la machine est la seule que l'homme puisse acquérir aujourd'hui selon les règles générales de la lutte pour l'existence. Combien de notre temps la guerre paraît inutile !

*L'amour est plus ancien que la haine.* « La physiologie du cerveau » nous montre que celui-ci a des possibilités

infinies de développement ; même si le cerveau ne change pas, l'homme peut progresser : les Japonais et les Nègres en ont fait preuve ces temps derniers. Les instincts sociaux n'existent-ils pas depuis l'époque des singes qui vivaient en horde ? Touchons les « cords dormants », et la voix de haine qui n'appartient pas à l'homme, mais aux maîtres-propriétaires et exploiters du travail de l'homme, — la voix de la haine guerrière, greffée par l'homme dans l'âme de l'homme, aura été étouffée.

\*  
\*\*

L'homme est pacifique, sociable — et ses possibilités de perfection sont infinies. Voilà la vérité profonde où plongent les racines de l'espèce humaine. Rien ne peut les détruire : elles sont naturelles. Et l'arbre de l'espèce humaine pousse son tronc vigoureux vers le firmament des aspirations inéluctables. Les siècles montent et passent, les catastrophes naturelles et les désastres provoqués par l'homme viennent ronger le tronc de l'espèce, le meurtrir, le tordre même — mais l'arbre persévère et plus haut déploie magnifiquement son branchage frémissant : ce sont les multiples ramifications de la vie humaine se développant d'après des lois naturelles, progressives. Ils sont si nombreux, les rameaux et les feuilles et les fleurs — et parmi tant de fruits, il en est de vermoulus, mais combien aussi sont merveilleusement vermeils ! Depuis ses obscures racines jusqu'aux dernières feuilles, l'arbre de l'espèce humaine constitue une *unité* ; toutes les parties se lient, dépendent les unes des autres, s'harmonisent. Elles forment un *organisme*, qui pousse, se développe et culmine en une harmonie suprême.

Un *organisme*, — voilà le terme central de l'œuvre de Nicolai. Il revient en conclusion de dix argumentations diverses. Nicolai procède avec système et ne quitte jamais la méthode de l'*évolution*. De l'*alpha* de chaque commencement, il arrive toujours à la même *oméga* définitive. Et, accumulant les arguments — des faits et des convictions scientifiques — dans leur ordre historique, il élève chaque fois une nouvelle digue contre les hérésies qu'ont apporté les siècles. En construisant, — il démolit ; et tour à tour s'effondrent les croyances les plus « solides » et les plus

anciennement consacrées. Les vérités qu'il dresse sapent les bases même de l'idole sanglante qu'est la *Guerre*, fléau de l'humanité créée par l'humanité elle-même.

Essayons de le suivre dans ses recherches à travers les ramifications de l'arbre humain. Nous cueillerons seulement quelques fruits, — car l'œuvre de Nicolai n'est elle-même qu'un grand résumé.

\*  
\*\*

La nature ne connaît pas de retour en arrière; c'est là sa cruauté et sa grandeur : *En avant !* au moyen de la sélection, *directement*, sans tâtonnement. Mais l'homme, lui, tâtonne, parce qu'il fuit ses instincts; il essaie, recommence, change ses armes et perfectionne ses outils. Mais il oublie que la sélection ne se fait pas au moyen de la guerre. *La force et l'intolérance réalisent une sélection négative* : voilà l'œuvre de la guerre, du moment où elle a perdu sa raison d'être et a continué quand même à vivre. Ce n'est pas ce qui est mauvais en l'homme que la guerre détruit, mais ce qu'il y a de bon en lui; ceux qui périssent, ce sont les plus forts et les plus sains; ceux qui restent (dans leurs foyers) dégénèrent également. Une nation ne déchoit pas par suite d'une vie pacifique et du croisement avec d'autres nations, mais en s'isolant et en faisant des guerres d'agression. L'histoire en est témoin. La lutte bestiale entre hommes et par des moyens humains est aujourd'hui un non-sens et un crime. La guerre ne résout pas même le problème de la race. Entre les races blanche et mongole, sortira victorieuse celle qui possèdera une « hygiène de race » plus parfaite ou... celle qui réussira à exterminer complètement l'autre. La guerre n'est pas un fortifiant physique ou moral. Au contraire, elle ruine le système nerveux et réduit la natalité. Comparée à l'autre lutte par des moyens pacifiques, économiques et techniques, elle cause il est vrai moins de victimes. Mais le sacrifice qui crée est nécessaire. Celui que provoque la guerre est inutile à tous les points de vue.

La caractéristique principale de la guerre est au fond le plaisir de tuer sans crainte d'être puni. Il rend l'homme

sauvage; le plaisir de tuer subsiste, malgré le progrès de la civilisation, en raison seulement de la pratique guerrière. Même les religions actuelles, étroitement liées aux religions sanguinaires de l'antiquité, cachent l'appétit du sang sous toutes sortes de rites. Si le moyen-âge brûlait les hérétiques « *ad majorem gloriam Dei* », notre époque tue les ennemis « *ad majorem gloriam Patriæ* ». La guerre émousse de plus en plus le sens de la justice et de la responsabilité. La réquisition n'est qu'un vol — et le crime collectif de multiples fois plus grave que le crime isolé. La guerre développe le côté *antisocial* de l'âme populaire. En analysant les procédés de la guerre moderne, on se rend compte, que nul parmi les peuples primitifs ne nous a surpassé en cruauté et raffinement.

Si la guerre peut parfois *déplacer* le bien-être d'un peuple à l'autre, le résultat final est toujours une perte de bonheur, puisqu'il y a destruction de valeurs matérielles et spirituelles. Les occupations de territoires ne sont guère avantageuses. En général, le vainqueur perd plus que le vaincu et ce dernier trouve dans ce fait un stimulant pour se relever. De même, si elle n'a pas un caractère cultural, l'expansion des peuples par la colonisation est vaine; les colons retournent leurs armes contre la caste dominante. On peut très sérieusement affirmer que la défaite retrempe les cœurs. Et disons-nous bien enfin que seuls les faibles et les imbéciles ont besoin du sabre — *d'armes mortes*. La vraie victoire, il y a que les *armes vivantes* qui la donnent.

\*  
\*\*

En étudiant la transformation de la guerre au cours des siècles, nous arrivons à conclure que la disparition de la guerre est en liaison avec son hypertrophie. La technique moderne appliquée à la guerre, est en même temps son ennemie; elle la pousse à la gigantanasie; la guerre périra brusquement comme ces monstres que la nature a créés par erreur : le plésiosaure, l'ichtiosaure, etc. Le mensonge de la guerre défensive est évident : il n'y a pas de défense sans *attaque*. Personne n'attaquant, la guerre ne peut exister. Et quant à la théorie sur « l'humanisation de la guerre », elle n'est pas plus fondée : dans l'antiquité, la guerre était

plus humaine; elle a dépassé aujourd'hui toute cruauté imaginable. On ne respecte plus les garanties prévues par les « chiffons de papier ». Tout le monde a jonglé avec les symboles humanitaires. Les conventions restrictives seront vaines tant qu'il n'existera pas une véritable responsabilité internationale, — par conséquent, tant que ne seront pas changés les principes d'après lesquels une minorité dominante peut exploiter selon son bon plaisir une majorité de travailleurs ignorants, suggestionnés par toutes sortes d'idéals fictifs. La technique de la guerre a progressé en raison de ce seul fait qu'on a mis à son service toutes les inventions *pacifiques* qui ont été dégradées et monopolisées pour des fins destructives. Mais de fait, la guerre n'a déterminé aucun progrès de la technique sinon quelques inventions sans importance.

L'armée n'est pas une école de la fraternité. Au début, lorsque les guerres étaient inévitables, il y eut une solidarité naturelle du peuple : ce fut l'armée nationale qui avait une raison d'être « purement défensive ». Peu à peu, les milices furent changées en armées permanentes : le service militaire obligatoire est de date récente (xix<sup>e</sup> siècle). Auparavant, il y avait des soldats de métier et personne ne pensait à enlever l'ouvrier à son atelier et le paysan à sa charrue et à les envoyer combattre, pour de certains intérêts dynastiques.

On ne peut parler de l'influence morale de la discipline forcée qui règne dans l'armée. L'armée mène à l'égalité des hommes par l'anéantissement du sentiment de l'égalité. L'égalité des soldats est sans liberté : c'est l'égalité des esclaves. L'armée est l'unique instrument de la réaction. Le soldat n'est pas libre et aucun d'entre eux n'est responsable; donc, l'institution de l'armée est *antisociale*. La camaraderie dans l'armée est purement formelle. Il ne pourra s'agir de *libre fraternité* qu'au moment où nous ne nous conduirons plus d'après les principes des Jésuites et de la classe dominante.

Un chapitre est réservé à l'histoire de l'armée, — l'armée allemande étant prise pour type. Il traite du triomphe du militarisme prussien qui s'est étendu tour à tour dans tous les pays et jusque dans la « libre Albion » qui fut

jadis l'espoir de la démocratie mondiale. Le militarisme est le symbole de l'hypocrisie et de la brutalité s'exerçant sur l'homme qui tremble et qui est « le plus obéissant des animaux ».

\*  
\*\*

Le patriotisme avait autrefois une raison d'être. Aujourd'hui, c'est une adoration fanatique (chauvinisme) — et non plus un facteur cultural véritablement utile. La patrie ne peut être qu'une *forme*, sous laquelle la culture pourrait mieux agir que sous d'autres. Il n'y a pas de « patriotisme en soi ». Il évolue selon les circonstances — et ses sources sont au nombre de trois. *L'amour du pays*, qui a ses racines dans l'instinct animal de l'amour pour l'endroit où l'on vit. Il est le résultat de l'adaptation au milieu. Aujourd'hui que, par le progrès de la technique, l'homme peut s'adapter à n'importe quel milieu, ce sentiment a perdu de sa force. L'amour de la patrie a ses racines aussi dans *l'amour de la famille* dont le sens est également restreint. Il résulte de *l'amour maternel* et ce dernier, si nous descendons l'échelle de l'évolution, n'est à son tour qu'un « *instinct organique* ». Le sentiment maternel correspond en effet à la transformation des organes de la conception et de l'allaitement. L'amour maternel étant l'effet d'une propriété physiologique, il est à prévoir qu'il se transformera chez les hommes (et même qu'il disparaîtra complètement) lorsque les enfants seront élevés dans et par la société. *L'amour de la race* n'est que l'amour pour une famille plus étendue. Nous aimons les hommes qui ont une descendance identique et qui forment ainsi une grande famille. La troisième source du patriotisme est le *désir social* des hommes de s'unir pour former des sociétés de plus en plus grandes. Tous les patriotismes vont vers un même but, mais chacun par des chemins différents : de là, les guerres.

Le sentiment social de l'humanité ne s'explique pas seulement par l'instinct sexuel (la famille), ni par les faits de la culture et des occupations communes. L'anthropologie nous a appris que *ce n'est pas l'homme qui a créé la société, mais bien que celle-ci a existé de tout temps*. Rappelons-nous que le caractère primordial de l'humanité a été la



*horde*. C'est de la communauté que sont sorties les formes individuelles. L'homme ne tend pas à la sociabilité : il est de fait un animal social. L'amour des hommes entre eux, la pensée humanitaire ne sont pas des abstractions, mais les plus hautes réalités. Ce qu'il faut expliquer, ce n'est pas comment l'animal incliné vers le crime est devenu l'homme aimant la paix, mais comment l'animal sociable est devenu l'homme belliqueux. Bien que l'instinct humanitaire soit primordial, il doit continuellement combattre l'instinct égoïste inné. La forme de l'humanité est en nous, mais nous ne savons pas nous servir de cet instrument qui est à notre disposition.

\*  
\*\*

Nicolai réserve deux grands chapitres au patriotisme et à son dérivé monstrueux : le chauvinisme. L'exposé est fait chronologiquement et contient de riches contributions bibliographiques. L'auteur caractérise les diverses sortes de patriotisme, en montre l'origine et la justification à notre époque. Le patriotisme local n'est justifié que s'il contribue à la réalisation du « patriotisme de l'humanité ». Depuis près de mille ans, les pays européens sont séparés les uns des autres seulement par des dynasties régnantes.

L'Etat s'est superposé à la nation. L'amour de l'*Etat* a été au-dessus de l'amour de la vraie patrie. Ce n'est qu'après la Révolution française que certains changements sont intervenus (Les Droits de l'Homme). Le grand obstacle au développement en Europe du *patriotisme libre* est le patriotisme de race, — sans justification aucune — dans les petits Etats européens.

Le patriotisme européen a commencé à se développer... en Amérique, où les citoyens décident eux-mêmes la forme de gouvernement qu'ils désirent et possèdent le sentiment de la responsabilité. Le patriotisme doit être avant tout un sentiment moral : — cela n'est possible que sous un régime de liberté. Le problème de la race dans le sens historique, celui de la communauté de langage et de la similitude de caractères physique, ne peut plus se poser aujourd'hui pour les peuples cultivés de l'Europe. On peut tout au

plus parler d'une race blanche, jaune, noire ou rouge. Les seules communautés viables aujourd'hui sont celles *de culture* : donc aussi les *Etats de culture*. Déjà se pose le problème d'une race européenne et d'un patriotisme européen. *Le patriotisme cultural de la race blanche* est périclité par le réveil de la race mongole, représentant en tout cas *la force* opposée à la liberté créatrice des Européens.

Le chauvinisme est l'amour démesuré et non conditionné pour un seul peuple. S'il n'est pas l'effet d'un choix libre de la conscience individuelle, l'amour de la patrie est une folie souvent dangereuse. La suggestion des masses est un phénomène psychologique explicable. Les maîtres ont toujours su provoquer le délire collectif des foules. C'est dans ces moments de suggestion que se décident les désastres nationaux. Mais la véritable culture nationale n'est possible que lorsque le sentiment patriotique est subordonné à l'idéal cultural. Il n'y a pas de compromis possible entre le chauvinisme et la culture. Il y a eu des savants qui, en 1914, ont demandé une *science chauvine* ! Par son essence même, la culture est nécessairement unitaire. La science, la technique, l'éducation et même l'art sont, au fond, internationaux. Il nous faudra même bientôt choisir entre la petite patrie et la culture de l'humanité. Car la patrie, c'est avec l'épée qu'on la défend, non par la culture. La guerre, surtout celle qui vient de finir, a exaspéré encore les penchants anticulturals. Elle a jeté dans la tourmente les intellectuels, en les forçant à se dégrader, à agir. La guerre européenne a été un obstacle à la civilisation. Aujourd'hui, la culture spirituelle et la civilisation matérielle sont presque anéanties — et une terrible démoralisation règne partout.

*Cependant, la vertu peut s'apprendre par la connaissance de soi.* Chaque peuple — tout comme l'individu — doit connaître ses propres défauts. Il a le droit et le devoir de défendre et développer ses particularités naturelles innées — mais aussi de les mettre au service de toute la communauté humaine. La division du travail qui existe dans la société doit être maintenue aussi entre les Etats. Chaque peuple a ses qualités spécifiques (commerciales, culturelles, etc...) qu'il doit perfectionner en se débarrassant des fétichismes destructeurs, tels que la suprématie politique ou économique, les faux idéals nationaux, etc. Le libre indi-

vidualisme des peuples mène à l'harmonie entre les peuples. Le chemin de chaque nation est tracé d'avance; il est fatal. Que chaque nation connaisse son chemin et qu'elle le suive. Un peuple ne peut avoir à lui seul *toutes* les qualités de l'humanité — cela serait contraire à la *loi de l'économie* qui règne dans la nature. Chaque peuple est comme une cellule dans un organisme, dont le progrès est dû aux relations intenses entre ses parties composantes. Il faut nous habituer à cette vérité que nous marchons vers la phase culturelle définitive et que la culture et le caractère d'une nation ne sauraient dépendre de sa situation politique. Notre politique actuelle est faite seulement des restes de nos instincts bestiaux; car la guerre, à l'heure actuelle, n'est que l'effet de la fausse politique de *quelques-uns* qui jouent avec la destinée des peuples.



Faisant l'historique de l'*altruisme*, depuis le Prométhée d'Eschyle qui avait annoncé « qu'un jour viendrait où la Force serait vaincue par la Sagesse », jusqu'à Kant qui, partant de la raison pratique, a demandé que l'« homme agît selon une maxime qui pourrait en même temps être une loi générale », — Nicolai affirme l'optimisme inné des peuples. Malgré ses malheurs et ses violences, l'humanité a gardé sa foi dans la justice éternelle. Car le principe de la justice est un élément *naturel* de l'âme humaine, plutôt qu'une convention établie par la raison. La loi de la justice est indépendante du caprice des maîtres et même supérieure à toute raison humaine. « La communauté entre les hommes » est un fait réel, une fonction de notre constitution. Tous les grands hommes de l'antiquité, depuis Socrate jusqu'à Jésus, ont été cosmopolites, de vrais *citoyens de l'univers*.

Un droit absolu appartient à *tous* les hommes. Et quant à la relation entre la guerre et le droit, elle est extrêmement fragile. L'auteur démontre avec un grand luxe d'arguments que l'une exclue l'autre : — ou le droit pour tous ou bien la guerre de tous contre tous. « Le droit du plus fort » est une fausse application du darwinisme. Les révolutionnaires

qui ont employé la force, ont voulu *hâter l'évolution* naturelle du peuple — et ils se sont souvent trompés. Ne disons pas que « la force prime le droit », mais que « *la justice prime la force* », ce qui signifie que la justice contient en elle toute la force avec laquelle elle a *le devoir* de se défendre contre toute violence. Par conséquent, tant que la violence existera même au sein d'une fédération des Etats, la Révolution persistera, quand la guerre aura disparu. Car le droit au combat, non à la guerre, de tout être qui veut se manifester, est le seul droit véritable et naturel.

Si donc la guerre est une manifestation transitoire de l'humanité, quel serait le principe indestructible, éternel de l'humanité ? Y aurait-il donc *un impératif indépendant et supraordonné* valable pour tous les hommes et sur lequel on pourrait mesurer les impératifs individuels ? — Oui ! Cette loi morale générale est basée sur la nature *physique* de l'homme, elle est donc autrement catégorique que les principes moraux de Bouddha, du Christ et de Kant, — bien qu'au fond elle soit identique à ceux-ci.

On peut déduire cette loi morale générale de la notion de droit naturel. Ce droit naturel (ou tendance naturelle) ne peut appartenir qu'à un *organisme* indépendant et qui n'a besoin de respecter aucun droit étranger. Or, il n'existe sur la terre que deux réalités qui correspondent à ce postulat : 1) *chaque individu à part*; 2) *l'organisme total de l'humanité*. L'individu est relativement « renfermé en lui-même » par ses fonctions organiques. Il en est de même de l'organisme de l'humanité qui, étant séparé des influences cosmiques supraordonnées, n'a pas besoin de respecter des droits étrangers. Les membres intermédiaires, la famille, l'Etat sont des produits éphémères de nos mœurs variables : ce ne sont pas des groupements naturels, mais *conventionnels*. Seuls, l'individu et la communauté entière sont des organismes invariables et existent en dehors de toute convention. Ils sont le fondement de tous les droits : il y a un droit de la communauté et un droit de l'individu, parfaitement justifiés aux yeux du monde entier. Le sentiment que nous avons de faire partie de l'organisme général s'appelle *altruisme*; tandis que celui qui nous fait constater que notre personnalité forme, dans une certaine mesure, un organisme individuel clos, s'appelle *égoïsme*. L'altruisme et l'égoïsme

ne s'opposent donc pas nécessairement, mais représentent un même sentiment rapporté à deux objets différents.



Sur la réalité de l'égoïsme, il est inutile d'insister. Quant à l'altruisme, Nicolaï lui consacre toute la seconde partie de sa « *Biologie* ». C'est en partant de cette réalité : l'*organisme de l'humanité*, qu'il annonce la fin des guerres, leur disparition *nécessaire*, fatale par suite du progrès international, qui est tout aussi fatal.

L'auteur soutient que la notion d'organisme universel existait déjà dans l'antiquité sous le nom d'âme universelle et que tous les penseurs ont cru, sous des formes pareilles, en l'existence d'une réalité universelle, vivante, consciente ou non, mais en continuel progrès. Il distingue trois périodes dans le développement de cette conception : 1) la période *hellénique*, allant de l'hylozoïsme de Thalès jusqu'à ce « *zoon politikon* » d'Aristote et à l'idée sur l'unité du monde de Platon; 2) l'ère *chrétienne*, depuis le « *pneuma hagion* » avec cette merveilleuse intuition que les disciples du Christ ont eue de l'organisme universel, — jusqu'au cosmopolisme de Leibnitz; 3) la période *moderne* où la conception de l'organisme universel se précise par la constatation de la science venant confirmer les anciennes intuitions des Hellènes et des Chrétiens. Sur ce projet, le scepticisme n'appartient qu'aux rationalistes du dix-huitième siècle.

La base *corporelle* de l'organisme de l'humanité est la continuité du *plasma germinatif* qui survit à l'individu. C'est par cette partie de l'organisme total qui existe en chacun de nous, que nous nous sentons liés de manière permanente à la totalité de l'humanité. Si l'égoïsme représente la conscience de soi du corps périssable et si la mort de la chair signifie la mort de l'égoïsme, — l'altruisme, lui, représente « *la conscience de soi du plasma germinatif* ». La victoire de la Pneuma sur la Sarxa, est la victoire du plasma germinatif sur l'éphémère plasma formatif, — la victoire de l'altruisme sur l'égoïsme. Et nous pouvons ajouter, en nous souvenant de « *la Pneuma de la Conception* » du christianisme, que l'amour terrestre est un moyen réel

d'influencer « l'amour céleste » pour la perfection de l'organisme de l'humanité.

Il nous faut aussi rappeler la loi biologique de la *mutation* de Vries, relative à la brusque variation des espèces. Si la substance germinative pouvait se transformer sous l'influence de certains facteurs, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que tous les êtres contenant une parcelle de cette substance vivante, subissent eux aussi une modification correspondante. Ce qui nous mène à dire, que les corps des hommes d'aujourd'hui contiennent en germe toute l'histoire future de l'humanité. Le progrès de la civilisation humaine est due, on le sait, au développement du cerveau. *Si le moment n'est pas encore arrivé, si les variations cérébrales n'existent pas même à l'état latent, toute prophétie est vaine.* Mais une fois le moment venu, toute prophétie est superflue. Socrate est venu trop tôt avec son idée sur le « citoyen de l'univers »; mais cinq siècles plus tard, Jésus crucifié laissait après lui une religion d'une importance universelle.

La guerre européenne de 1914-1918 nous a montré que l'humanité, surtout dans les pays civilisés, est à la veille de cette *mutation qui fera que les hommes deviendront des être définitivement pacifiques.* Il y a en effet bien des pronostics favorables dans ce sens. Le crépuscule de la guerre a déjà commencé !

Et Nicolai accumule preuves sur preuves. Nous ne pouvons les reproduire toutes ici. Mentionnons en premier lieu l'unité de l'humanité dans le *temps* et dans l'*espace*. L'unité dans le temps : le plasma germinatif, le gigantesque arbre généalogique de l'humanité. Celle-ci est inconcevable sous une forme autre que celle d'un organisme unitaire. Il y a ensuite, à côté des rapports matériels, des rapports dynamiques-spirituels qui forment l'unité dans l'espace *et* dans le temps. *La division du travail* est le principe suprême de l'organisation humaine. Chaque individu dépend de son prochain, tous échangent les produits entre eux; — pareillement chaque Etat a sa spécialité et tous les Etats font entre eux des échanges techniques (industriels, agricoles), culturels (scientifiques, linguistiques et artistiques). De même que la cellule isolée du reste du corps ne peut vivre, de même l'individu isolé du reste de la société périt. Il en est de même des peuples isolés du reste de l'humanité.

L'époque moderne peut être appelée *l'époque des communications*. La communication spirituelle et surtout la communication technique est la preuve dernière de la réalité de l'organisme humanitaire. Le progrès de la technique moderne signifie aussi le progrès de la conscience collective. L'unité humaine se réalise graduellement par le progrès fatal des communications.

La totalité des relations humaines est ce qu'on appelle « humanité ». La possibilité de ces relations est ce qui donne à l'humanité (*genus humanum*) cette situation unique, dominante dans la nature. L'idéal de l'humanité résulte des relations existantes; son avenir aura à étendre ces relations en luttant contre les obstacles qui s'y opposent et qui sont : le crime et la guerre. Toutes les relations entre hommes (et elles ne se réduisent pas aux relations de commerce, de poste et de voies ferrées) ont la même source : l'amour. Humanité, amour, communication sont des expressions identiques.



Faut-il relever aussi le grand rôle qu'ont dans le processus d'internationalisation : la langue, le télégraphe, les chemins de fer et l'aéroplane ? Pour ce qui est de la langue, il nous suffit de faire remarquer que l'introduction d'un mot étranger dans la langue roumaine par exemple, démontre que la réalité matérielle ou morale que ce mot représente, s'est déjà introduite en une certaine mesure dans la vie du peuple roumain. L'Angleterre doit son expansion culturelle au fait que l'anglais contient presque toutes les racines des langues germaniques et néo-latines. — Les langues tendent à s'uniformiser. Les peuples culturels de l'Europe ne parlent que cinquante langues, sur les mille qui existent dans le monde entier. — Le progrès des communications postales n'est que trop évident. Dans l'antiquité on expédiait seulement quelques centaines de mille lettres par an; aujourd'hui c'est 50 milliards qu'on en expédie. Et puis, le télégraphe ! Il a supprimé la distance et bientôt, la terre sera comme un vaste appartement, dans lequel nous pourrons nous entendre avec n'importe qui de n'importe où. *La rapidité avec laquelle l'humanité se meut dans l'espace, est en*

*relation directe avec la grandeur des Etats.* L'homme primitif, ne voyageant qu'à pied, ne pouvait se mouvoir que sur l'étendue d'une vallée. Les petits Etats du Moyen Age ont apparu avec la diligence qui faisait 200 kilomètres par jour. Et si l'Angleterre peut encore tenir en frein tant de colonies, c'est que Londres a assez de moyens techniques pour exercer son influence, vite, en quelques jours, jusque dans la plus lointaine de ses colonies. Les petits Etats de l'Amérique ont formé les Etats-Unis, quand leurs trains ont commencé à parcourir 2.000 kilomètres par jour. Le progrès technique déterminera la fédération des Etats. A l'avenir, lorsque l'aéroplane pourra faire le tour du monde en deux jours environ, il pourra y avoir et il y *aura* un Etat universel.

La technique entraîne l'humanité vers le progrès, d'après des lois éternelles, implacables. Nous sommes forcés de remplir le cycle de notre destinée. Mais l'homme peut l'impossible. Il peut concevoir et aimer son évolution nécessaire; — tout en se laissant conduire par cette *nécessité*, il peut aussi y répondre volontairement et devenir un créateur. C'est là le sens profond du mot socratique : « la vertu s'apprend ». Etre vertueux signifie concevoir notre évolution de manière à pressentir l'avenir et à nous forger des armes puissantes pour lutter contre les difficultés quotidiennes, la guerre et les épidémies. De cette façon, la vertu, c'est en même temps le bonheur — et aujourd'hui, il n'y a que les Européens qui puissent posséder cette vertu et ce bonheur.

Voilà pourquoi Nicolai a proclamé « le patriotisme européen » ; il est un des précurseurs de l'idée de fraternité entre les hommes. C'est parce qu'il sait que cette fraternité viendra un jour, qu'il veut la hâter, en développant la conscience de l'organisme universel. C'est pourquoi il consacre encore un chapitre à l'évolution des jugements humains au cours des périodes historiques, en surprenant dans cette « voix des peuples » l'aspiration instinctive vers la justice, l'amour et la liberté. Ayant fait une pittoresque excursion à travers l'histoire politique, scientifique, littéraire et artistique et cueilli une fleur dans le jardin de chaque représentant de la culture humaine pour en faire le bouquet harmonieux de la grande aspiration vers la fraternité et la perfection, Nicolai impose silence au Cerbère



hideux de la guerre. Il renverse les derniers arguments des apologistes modernes de la guerre, de ceux qui soutiennent que « sans la guerre, le monde tomberait dans le plus vil matérialisme ! »

\*  
\*\*

La *religion* ne pouvait manquer dans cette œuvre, scientifique par sa méthode et idéaliste par sa morale tirée de l'évolution humaine. De fait, la religion est l'expression dernière de toute la vie humaine.

Nicolai expose l'essence des religions fondées par Mahomet, Moïse, Jésus, Bouddha et Kant. Au commencement, à l'époque où leurs fondateurs vivaient encore, ces religions étaient pures et tendaient vers l'absolu. A l'analyse, il ressort que toutes les religions (sauf l'islamisme) préconisaient la fraternité universelle et condamnaient la guerre. Mais dans le courant des siècles, elles sont toutes arrivées à cet horrible compromis entre la théorie idéaliste et la pratique de la force. *Toutes*, mais surtout le christianisme qui, depuis 18 siècles, constitue le plus tragique démenti de l'Homme-Jésus. Jamais l'Europe n'a été autant ravagée par le feu et par l'épée que lorsque l'Eglise avait un pouvoir politique et aspirait à la domination universelle. Et aujourd'hui, en Extrême-Orient, le bouddhisme est devenu une arme aux mains de ceux qui rêvent de l'hégémonie mongole. Le christianisme, le bouddhisme, le kantisme ont été faussés par des épigones hypocrites et sans scrupules, serviteurs de Baal, le grand monstre qui dévore les hécatombes humaines.

Il se pose alors impérativement la grande question : quelle est la véritable religion, la *religion nouvelle* ? Nicolai ne nie pas les vieilles religions. Il reconnaît au contraire les vérités intuitives des fondateurs des religions et de leurs vrais disciples. Il a même répété qu'au fond, toutes les religions tendent vers les mêmes idéals que la science a reconnu fatals, innés, et progressant en même temps que cette réalité suprême qu'est l'organisme de l'humanité. Ceux qui croient en l'existence de Dieu doivent et peuvent dériver leur morale de cette notion. Mais ceux qui, tout en niant l'existence de Dieu, se forment une notion fantastique,

qu'ils appellent « Dieu », ceux-là agissent en imbéciles et sont inférieurs au plus naïf adorateur d'idoles.

Pour Nicolaiï, il est possible de mettre les bases d'une religion qui reste toujours jeune et qui puisse s'adapter continuellement aux diverses phases de l'évolution humaine. Le fondement absolu et invariable de la morale qui est au-dessus des hommes, tout en restant humaine — à la fois idéale et réelle — c'est l'*Humanité*. L'humanité s'est développée et continue à se développer dans un sens qui peut être dû au hasard, mais qui n'en est pas moins donné une fois pour toutes. Nous avons été des bêtes, nous sommes devenus des hommes et si le surhomme de demain sera *autre chose*, il sera toujours un résultat de l'évolution naturelle et aura toujours ses origines dans les singes à deux pieds; car le surhomme sera une synthèse de toutes les perfections de l'espèce humaine le long des siècles.

L'humanité est une réalité objective, bien que nous ne puissions la saisir tout entière qu'au moyen de la pensée; nous sommes chacun une vague éphémère dans le fleuve éternel de la vie. Mais nous avons cette suprême certitude : *L'humanité est un organisme unitaire*. On peut, sur cette réalité, fonder une religion durable, toujours jeune et toujours en progrès. Toutes les relations résultant de notre organisation humaine sont des nécessités que nous pouvons appeler des exigences morales. Et toutes les conséquences résultant du fait que nous sommes des hommes, sont comprises sous le nom d'*Humanité*.

« Etre humain, c'est être capable de concevoir l'histoire de l'évolution humaine, c'est savoir d'où nous tirons notre origine et pressentir où nous allons; c'est par conséquent, tâcher de nous adapter à toute la vie de la nature, qui, pour nous, se déroule dans l'histoire de l'évolution humaine. Nous avons foi dans cette évolution, nous aimons l'humanité et espérons dans son développement futur — dans le surhomme qui se forme jour par jour, heure par heure. »

Voici le décalogue esquissé par Nicolaiï :

1. Il n'y a pas de morale sans la *foi dans le surhumain*.
2. N'essaie pas de croire en une chose, que tu sais n'avoir

aucune réalité. Et comme, de tout ce qui est surhumain, l'humanité entière seule a une réalité, qu'elle soit le fondement de ta morale.

3. Sentir en toi la réalité de l'humanité entière, c'est te sentir lié au monde, c'est avoir une religion, c'est aimer ton semblable.

*Combats pour les bonnes traditions* (pour les instincts qui sont encore utiles), savoir :

4. Aime et honore les institutions et les symboles de la communauté humaine.

5. Aime et honore la Vie de l'homme et de l'humanité.

6. Aime et honore le Progrès de l'homme et de l'humanité.

7. Aime et honore le Travail de l'homme et de l'humanité.

8. Aime et honore la Vérité de l'homme et de l'humanité.

9 et 10. Combats les mauvaises traditions (les instincts qui ne sont plus utiles).

« Celui qui reconnaît comme loi et éprouve en même temps réellement le fait que l'homme est à la fois individu et partie d'un organisme supraordonné — celui-là c'est un homme et, donc, un homme moral. Ceux qui ne le sentent pas ne sont pas des hommes, car il leur manque la caractéristique qui distingue les hommes des autres êtres vivants, savoir : le sentiment de leur dépendance du « *genus humanum* ».

« Quand l'humanité aura vaincu, la guerre sera morte. Mais alors seulement ! Car les hommes ne briseront leurs épées que lorsqu'ils sauront que l'épée n'appartient pas à la notion d'humanité, — mais qu'elle est un outil dont elle peut se priver... »

1921.

(Traduit du roumain par S. Rivain.)



G. DUPIN (Ermenonville)

# LA GUERRE INFERNALE

*Nouvelle édition revue et augmentée.*

PRIX : franco-recommandé, 7 fr. 50

En vente à la *Brochure Mensuelle*, 39, rue de Bretagne, Paris. — Chèque postal : 239-02 - Bidault.

## *Opinions :*

« Gustave Dupin, l'auteur de la pathétique *Guerre Infernale*, un des plus terribles réquisitoires contre la guerre et contre la société... » ROMAIN ROLLAND (*Les Précurseurs*).

« M. Gustave Dupin, dont on connaît *Les Robinsons de la Paix* et *La Guerre Infernale*, ce puissant réquisitoire si copieusement nourri de documents et de faits, écrit parfois aussi en vers. C'est qu'il a une âme de propagandiste et qu'il sait que les paroles condensées sous la forme poétique sont facilement mémorables. Mais il ne chante pas la douceur des paysages virgiliens. Il formule durement, implacablement ses inimitiés sous forme de quatrains qui semblent autant d'écriteaux accrochés sur la poitrine des hommes qu'il accuse... On n'a pas l'habitude de voir un écrivain marquer avec autant d'indépendance qu'il n'a besoin de personne. » PAUL REBOUX (*Le Journal du Peuple*).

« Mais je suis persuadé que ce livre trop franc et trop fort irritera la majorité des lecteurs : c'est un appel continuel à la conscience; à moins de se dérober, le lecteur ne peut s'empêcher de réfléchir, de rentrer en lui-même, de reconnaître qu'il est tout imbu de préjugés sociaux, qu'on le trompe et qu'il se laisse tromper. Combien auront le courage d'infliger ce supplice à leur vanité? » JACQUES MESNIL (*L'Humanité*, 22 août 1920).

« *La Guerre Infernale*, de Gustave Dupin (Ermenonville), est peut-être le plus beau et le meilleur livre qu'on ait écrit, jusqu'à présent, sur la guerre.

.....

« La guerre n'est qu'un affreux malentendu qui n'existerait pas si les hommes en comprenaient l'inanité. Il n'est que juste de la maudire; mais il serait plus utile de la comprendre puisque, de ce fait, elle serait annulée. C'est à quoi répond très bien la belle étude d'Ermenonville.

« Je résumerai succinctement mon opinion sur ce livre en formulant simplement le souhait de le voir dans toutes les mains. » Lux.

VICTOR MARGUERITTE

---

## Ton corps est à toi

Poursuivant en toute sérénité ce qu'il considère comme haute mission moralisatrice, l'auteur de « Prostituée, » nous donne aujourd'hui une nouvelle grande œuvre d'humanité et de pitié.

Certes, on entend d'avance — au seul énoncé du problème auquel il s'attaque — la clameur délirante des Phariséens : « Comment, *ton corps est à toi* ? »

Les chiens aboient : l'écrivain sociologue, grave et documenté, vengeur, il nous dit ce qu'est, en réalité, la morale « néo-Malthusienne » ou plutôt « Drysdalienne » entourée jusqu'à présent d'une sorte de halo d'opprobre, par la religion catholique qui s'obstine dans sa haine contre le sexe et contre la loi naturelle...

Des peintures crues, des scènes audacieuses ? On en retrouvera dans ce livre, et ce n'est pas la faute de l'auteur si sa pure et tendre héroïne se débat dans les milieux de nos grandes villes ruisselants d'abjection. L'essentiel, c'est la ligne que commence à tracer « Vers le bonheur » *Ton corps est à toi* (Flammarion, éditeur, un volume, 12 francs) premier volume d'une trilogie nouvelle à qui on peut prédire, par le monde, le même immense retentissement qu'a eu « *La Femme en chemin* ».



Un volume in-18 jésus. — Prix : 12 francs.

En Vente à " LA BROCHURE MENSUELLE "

39, Rue de Bretagne -:- PARIS (III<sup>e</sup>)

Victor MARGUERITTE

---

VERS LE BONHEUR

---

# Le Bétail Humain

ROMAN

---

---

Cherches-tu l'Amour?

Es-tu malheureux?

Crains-tu la mort?

Lis ce livre. Ta vie en sera peut-être transformée.

C'est ainsi que la touchante héroïne de "*Ton corps est à toi*", Spi, — que l'on voit dans **Le Bétail Humain** souffrir et se débattre, s'élève peu à peu à une compréhension plus haute de l'existence, et, en même temps, **VERS LE BONHEUR**.

Elle découvre, — à travers sa propre expérience comme à travers les misères qu'elle partage et les injustices qu'elle côtoie, — que chacun porte en soi le principe de sa destinée, dans les avatars de l'avenir.

L'histoire de Spi touchera tous les cœurs.

On retrouve, dans **Le Bétail Humain**, avec une force et une profondeur encore accrues, l'ampleur des tableaux qui ont fait de Victor Margueritte, — grand héritier d'Emile Zola — le puissant peintre des mœurs contemporaines en même temps que l'apôtre de l'émancipation féminine et le pionnier du progrès social.

Jamais, l'illustre écrivain n'avait atteint encore à cet éclat dans la maîtrise, ni à cette élévation de la pensée qui donne, à cette grande œuvre humaine, un frémissement intérieur, un accent nouveau.

**Le Bétail Humain**, en France comme dans le monde entier, augmentera encore la noble gloire de l'auteur de **LA FEMME EN CHEMIN**, cette admirable trilogie de romans : *la Garçonne*, *le Compagnon*, *le Couple*, qui, avec *Ton corps est à toi* et **Le Bétail Humain** guident **VERS LE BONHEUR** la femme d'aujourd'hui et de demain.

---

Un volume in-18 jésus. — Prix : 12 francs 60 franco.

“ La Brochure Mensuelle ” 39, rue de Bretagne, PARIS (3<sup>e</sup>).

Chèque Postal Paris 239.02.

*Un volume indispensable :*

# L'ÉDUCATION SEXUELLE

(Nouvelle édition. — 150<sup>e</sup> mille.)

par JEAN MARESTAN

Cet ouvrage, dont le succès est tout à fait exceptionnel, et qui a été traduit en plusieurs langues, paraît, en une édition nouvelle, revue et augmentée. C'est un des plus clairs et des plus remarquables qui aient été décrits sur cette importante question. L'auteur ne se contente pas de donner aux jeunes gens et aux époux de précieux enseignements théoriques et pratiques que tous devraient connaître. Sans nul souci des opinions conventionnelles, en un style dénué d'hypocrisie, attrayant à lire comme un roman, il traite sous tous ses aspects, avec toutes ses conséquences sociales, le problème des sexes.

*Extrait de la Table des Chapitres :* Des Moralités néfastes. — Les Organes et le Mystère de la Génération. — Dans lequel il est traité de l'acte d'amour et de la puberté. — La Loi d'amour s'impose à tous, ou les dangers de la continence absolue. — De l'hygiène en général et de l'hygiène sexuelle en particulier. — Sur les rapports conjugaux et leur fréquence normale. — Maladies vénériennes et syphilis : Moyens de les reconnaître et de les éviter. — Procédés scientifiques et pratiques de préservation sexuelle. — La Stérilité. — Epousailles. — Les difficultés de l'initiation. — Signes de grossesse et soins à donner aux accouchées. — L'avortement et son traitement. — Mariage et Union libre.

— La Fécondité normale chez les êtres vivants et ses conséquences. — La sélection artificielle. — Les déviations morbides. — Égalité des sexes.

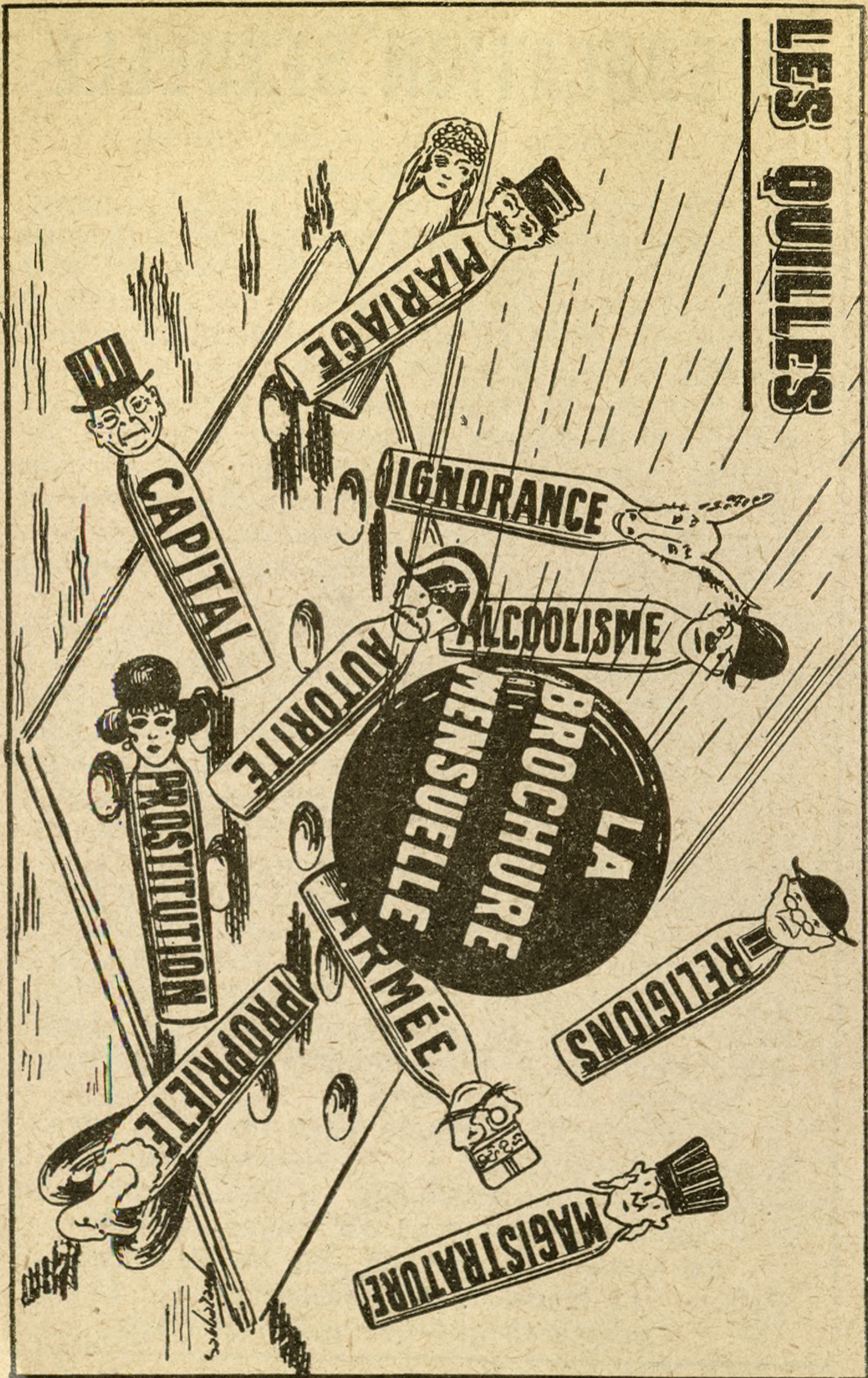
Un beau volume de 336 pages, illustré.

En vente : Bidault, 39, rue de Bretagne.

Prix : 12 francs. franco recommandé : 12.60

Compte chèque postal 239-02-Paris.

# LES QUILLES



Imp. spéciale de la Brochure Mensuelle, 39, rue de Bretagne -:- PARIS (III°)  
Le Gérant: TOUTAN